

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 60

Number 1 *Littératures francophones: un corp(u)s étranger?*

Article 14

12-1-2003

Ambroise Kom (éd.) (2002). Mongo Beti parle

Patricia Célérier

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Célérier, Patricia (2003) "Ambroise Kom (éd.) (2002). Mongo Beti parle," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 60 : No. 1 , Article 14.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol60/iss1/14>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

de l'Inde dans l'imaginaire français. Son ouvrage nous fournit une importante documentation qui donne malheureusement l'impression d'avoir été peu exploitée. Aussi voudrais-je terminer la lecture de cette étude en indiquant quelques pistes possibles de recherches.

La conjonction de l'aspect théâtral et théâtralisant de l'orientalisme (13, 35) et de la représentation du monstrueux dans la construction de tout un imaginaire exotique développé par l'Europe, ici étudié à travers le colonialisme français en Inde, ouvre les portes d'une discussion fascinante dès le début du travail mais elle reste en suspens. En outre, l'aspect comparatif des pièces issues du colonialisme anglais en Inde et du colonialisme français ailleurs aurait pu faire l'objet d'une exploration originale. Tel quel, l'ouvrage de Mehta pose simplement les jalons d'une étude qui reste à faire.

Anjali Prabhu
Wellesley College

Ambroise KOM (éd.) (2002). *Mongo Beti parle*, Bayreuth, African Studies Series 54, 193 p.

Mongo Beti parle regroupe deux séries d'entretiens, réalisés en juillet-août 1998 et août 1999, entre l'écrivain camerounais et son compatriote, l'universitaire Ambroise Kom. L'intention de Kom, éditeur de ce volume, était de produire un pré-texte à un livre de mémoires que devait écrire Mongo Beti. La mort soudaine de l'écrivain, à Douala, en octobre 2001, ne permettra pas à ce projet-là d'aboutir, mais, par la douloureuse force des choses, elle confère à *Mongo Beti parle* une résonance et une importance accrues.

Mongo Beti parle a plusieurs raisons d'être. Au sens large, il s'agit là d'éclairer l'itinéraire intellectuel de Mongo Beti en le laissant parler. Il s'agit aussi de proposer une articulation de l'histoire intellectuelle du Cameroun et de l'Afrique ainsi que du rôle des élites africaines dans la gestion et l'évolution du continent, et de contribuer à « la constitution de la mémoire collective du

peuple camerounais » (19). On veut enfin permettre aux lecteurs de mieux comprendre l'homme et les choix qui ont été les siens, compte tenu des multiples pressions auxquelles il a dû faire face.

Privilégiant l'expression orale, l'éditeur a choisi de ne pas gommer certains aspects répétitifs des réponses de Mongo Beti, tout en organisant le volume dans son ensemble en neuf « épisodes » thématiques : « Une certaine idée de l'éducation », « De Mbalmayo à Aix et retour », « L'infatigable pamphlétaire : de *Main basse sur le Cameroun* à *La France contre l'Afrique* », « Dans les arcanes de l'édition parisienne », « Créer en société contrainte », « Réussir des initiatives locales », « Du bon usage de la communication », « La logique du système Biya et l'histoire » et « Françafrique : presse, coopération et langue française ».

Il en résulte un texte passionnant au fil duquel le lecteur, averti ou non, prend conscience de l'amplitude de la pensée et de l'engagement de l'écrivain camerounais. Coureur de fond de la littérature et de la politique africaines dont le modèle intellectuel était celui du « contradicteur » à la Voltaire ou Hugo (69), Mongo Beti aura lutté au quotidien, durant plus de cinquante ans, et sur le plus de plans possibles, contre le mensonge et l'arbitraire, pour la justice et la dignité. Comme l'observe Kom dans sa préface, la portée de l'œuvre et de l'action de Mongo Beti reste encore à évaluer :

Polémiste redoutable, pamphlétaire infatigable, farouchement camerounais mais très français d'usage, travailleur acharné, profondément généreux mais perçu comme intolérant et comme amateur des causes extrêmes, l'homme en tant que tel demeure passablement inconnu, non seulement à cause de ses années d'exil mais aussi et surtout de la distance qu'il avait dû créer entre lui et quiconque cherchait à l'approcher, par crainte des pièges et des persécutions diverses (17).

Politiquement, ce qui frappe le plus dans les idées exprimées par Mongo Beti dans ce livre est la clarté de la synthèse de même que l'actualité du propos. Jugeant qu'il y a au Cameroun un « déficit de militantisme » (18), l'écrivain souligne la nécessité de faire renaître une « ambition collective » et de faire advenir une « révolution des mentalités » (29) ainsi que l'urgence de créer un « cadre démocratique stable » donnant « au peuple les moyens de décider de son avenir » (122). Mongo Beti insiste sur le besoin

pressant de créer un nouveau rapport de force avec les pays dits développés, et particulièrement avec la France : « Il faut dénoncer le néocolonialisme français. Il ne faut pas essayer de chercher à se concilier, à s'entendre, à avoir une espèce de complicité avec ce système. Il faut rester fidèle à sa propre logique » (136). Justifiant son refus de l'aide internationale, discutant des formes de résistance possibles au régime de Paul Biya, des radios libres qu'il souhaite voir fleurir, de la démission des intellectuels, de la corruption systématique, Mongo Beti fournit des pistes de réflexion (et de prise de parole) précieuses, particulièrement pour les jeunes générations camerounaises et africaines.

Mongo Beti parle aborde de nombreux autres sujets : l'œuvre du romancier, ses essais, les changements d'écriture qui ont été les siens, le jazz, mais également l'exil, la vie professionnelle en France, la presse africaine dans ce pays, la revue *Peuples noirs – Peuples africains* qu'il dirigea avec sa femme, Odile Tobner, et le retour au Cameroun où il lui a fallu ré-apprendre à vivre et continuer à se battre pour ses idéaux. À la lecture de ce livre, il devient évident que le terme de « culture de développement » (118) employé par Mongo Beti s'impose comme intégralement constitutif de tout ce qu'il a entrepris, dans des domaines aussi variés que la littérature, l'enseignement, l'édition, la politique et l'agriculture. *Mongo Beti parle* a le grand mérite de nous donner à penser, dans sa complexité, le parcours de cet homme exceptionnel.

Patricia Célérier
Vassar College

Claire L. DEHON (2002). *Le réalisme africain : le roman francophone en Afrique subsaharienne*, Paris, L'Harmattan, 411 p.

Ambitieux dans sa conception, *Le réalisme africain* se veut « une étude générale du réalisme qui se baserait sur un grand nombre de romans provenant de la plupart des pays francophones d'Afrique subsaharienne et qui couvrirait une longue période » (18). Lorsque l'on sait que la grande majorité des romanciers africains se réclame du réalisme, on se demande